

JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 24 mai 2003 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Traduire l'insomnie ». Après l'ouverture de la journée par Madame Christiane Deussen, directrice de la Maison Heinrich Heine, et une présentation du thème par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, les participants se sont répartis entre les différents ateliers : anglais avec Ann Grieve et Liliane Abensour, espagnol avec Philippe Bataillon, italien avec Chantal Moiroud. L'atelier d'écriture était animé par Jean-Yves Pouilloux.

L'après-midi, après une conférence de Pierre Pachet intitulée « Les heures de la nuit », le travail en atelier a repris : allemand avec Brigitte Vergne-Cain, anglais avec Jean-Pierre Richard, portugais avec Patrick Quillier et russe avec Hélène Henry.

Hélène Henry

La marche des heures

Plutôt que de compter les moutons, l'atelier Pouchkine a préféré dénombrer les poèmes : nous avons confronté, parmi bien d'autres¹, sept traductions vers le français du fameux texte de 1830, « Vers composés la nuit pendant une insomnie ». Les traductions choisies étaient toutes récentes, de façon à réduire la part de problèmes dus à la distance linguistique. Tout archaïsme lexical ou syntaxique relèverait donc d'un parti pris stylistique du traducteur.

Les participants de l'atelier, plus nombreux que l'an passé, sont cette fois encore agréablement divers, avec des russistes, russophones ou non, et beaucoup de traducteurs venus d'ailleurs, curieux de poésie, de poésie traduite ou, qui sait, de Pouchkine ?

Sept traductions donc. Quatre rimées/normées, trois plus proches du vers libre moderne français. Nous avons préservé leur anonymat : selon une formule qui a fait ses preuves, j'ai décidé de ne révéler le nom de l'interprète et celui de l'orchestre que tout à la fin, quand la discussion aura eu lieu. Une autre décision : il n'y aura pas de débat *a priori* sur la versification, pas de guerres microcholines autour du bien-fondé de la rime et du mètre. Ce poème, nous allons d'abord l'écouter ; puis nous écouterons les poèmes français qui ont poussé autour de lui, et, examinant rythme, lexique, sonorités, prosodie, progression du sens, nous discuterons non pas principes ou théorie, mais *dire*, mais *poésie* : l'insomnie pouchkinienne est-elle présente et agissante chez ses traducteurs ? Si elle s'absente, pourquoi ?

(1) Qui aimerait en savoir plus pourra consulter l'étude suivante : H. Henry, « Pouchkine en français », dans *Alexandre Pouchkine, 1799-1937*, Paris-Musées/Des Cendres, Paris, 1997, pp. 77-96.

Le texte est bref, sans division strophique, emporté par un unique mouvement d'énonciation : poème *au présent*, dont l'écriture est contemporaine du contenu. L'insomnie est saisie *immédiatement*. Traduire, ce sera d'abord suivre l'évolution de cette posture énonciative, en repérer la continuité ou les ruptures.

Riche d'un foisonnement de questions et d'hypothèses, l'atelier soumet à une critique sévère les sept textes, en insistant d'une part sur le rendu en français des marquages préalablement repérés, d'autre part sur l'adéquation de la musique de la traduction à celle du texte russe.

C'est ainsi que les traductions totalement dépourvues de régularité rythmique sont peu à peu évincées « à l'oreille » par des participants à l'ouïe fine, qui, fait remarquable, sont souvent ceux qui ignorent le russe. Les traductions en octosyllabes, jugées poussives et trop carrées, sont rejetées, à l'exception d'une seule, dont le dessin prosodique juste, la légèreté, la fluidité, la richesse en assonances et en allitérations révèlent à l'évidence un don de poésie :

Je ne puis m'endormir. La nuit
Recouvre tout, lourde de rêve.
Seule une montre va sans trêve,
Monotone, auprès de mon lit.
Lachésis, commère loquace,
Frisson de l'ombre, instant qui passe,
Bruit du destin trotte-menu,
Léger, lassant, que me veux-tu ?
Que me veux-tu, morne murmure ?
Es-tu la petite voix dure
Du temps, du jour que j'ai perdu ?
Que veux-tu donc me faire entendre ?
Est-ce un appel ? Est-ce Cassandre ?
Je tâche de savoir pour sûr,
D'apprendre ton langage obscur...

Sur quatre traductions normées/rimées, la plupart riment pour rimer, et deux seulement, mettant en évidence la connivence des deux derniers vers et leur isolement dans et par la rime, donnent au poème la conclusion qui convient :

Ah ! te comprendre, oui, savoir
Quel sens, enfin, tu peux avoir !

Et, plus assertif :

Je veux comprendre ton dessein.
Tu as un sens. J'en suis certain.

Manifestement, l'atelier attendait, pour se déclarer satisfait, de reconnaître dans un texte français un effet musical proche de celui du russe.

Reste une traduction où la limpidité de la syntaxe (pas d'inversion), du lexicque (pas d'archaïsme), le respect du rapport rythme/syntaxe du poème russe (le rejet), la probité générale de la traduction emportent l'adhésion de la majorité des membres de l'atelier, qui a su entendre dans le rythme impair français quelque chose du binarisme précipité du trochée russe :

Je ne dors pas, tout est sombre ;
Partout le noir et l'ennui.
Seule la marche des heures
Monotone retentit,
Balbutiement de la Parque,
Frémissement de la nuit,
Pas de souris de la vie...
Pourquoi me harcèles-tu ?
Qu'es-tu, chuchotement triste ?
Un reproche ou une plainte
De ce jour que j'ai perdu ?
Et que veux-tu donc de moi ?
Appelles-tu ? Préviens-tu ?
Moi, je voudrais te comprendre
Et je cherche un sens en toi...

La traduction est celle d'Edmond Lequien, publiée dans la petite revue *Vagabondages* en 1982... Quant à la traduction musicale et inventive qui a alerté les oreilles au début de l'atelier, elle est signée Vladimir Nabokov².

(2) Les traductions étaient celles de Vladimir Nabokov (1934), Jacques David, Jean-Louis Backès, André Markowicz (Alexandre Pouchkine, Œuvres poétiques, sous la direction d'E. Etkind, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1981, pp. 148-149), Claude Frioux (Alexandre Pouchkine, *Poésie*, Éditions Librairie du Globe, 1999, pp. 108-109), Louis Martinez (Alexandre Pouchkine, *Poésies*, Poésie/Gallimard, 1994, p. 139), Edmond Lequien (*Vagabondages*, revue de poésie, N° 41, 1982, p. 81).